

« Les Noirs, les juifs et la victimisation », Le Monde, 16 avril 2005.

Pourquoi tant d'attention consacrée aux élucubrations d'un Dieudonné, dont le message devient plus confus à mesure qu'il s'enfonce dans sa propre paranoïa tout en essayant de donner sens à ce qui n'en a pas ? Serait-ce parce que le vrai débat fait défaut dans notre pays, au plus grand péril de la démocratie, que Dieudonné s'arroge le rôle du bouffon et dit bruyamment, sans discernement ni connaissance, ce que certains pourraient penser dans le silence et qu'il clame sur la place publique son fantasme du pouvoir juif ?

Ce fantasme est indirectement entretenu par certaines franges du leadership juif et les forcenés de la lutte contre la judéophobie. Il ne l'est pas moins par les politiques eux-mêmes, de droite et de gauche, malgré eux et en dépit de leur détermination à combattre l'antisémitisme. Ont-ils seulement peur d'être traités d'antisémites pour un oui ou pour un non ? Sinon, comment comprendre, par exemple, qu'ils se précipitent aux dîners du CRIF pour entendre régulièrement, dans une sorte de masochisme, le réquisitoire dressé contre eux par son président ?

Les aspirations expiatoires d'une Europe lieu de naissance de l'antisémitisme et théâtre de prédilection des horreurs qu'il a engendrées ne sont pas étrangères à la sensibilité actuelle des politiques et des médias sur ces questions. Paradoxalement, les excès de zèle que ce climat induit renforcent la perception victimaire que beaucoup de juifs ont désormais d'eux-mêmes, en même temps qu'ils nourrissent indûment et injustement dans l'opinion le fantasme du "pouvoir juif". Si l'on veut combattre efficacement l'antisémitisme, c'est ce fantasme qu'il est urgent de déconstruire.

Une formule focalise surtout, aujourd'hui, toutes les attaques : "pornographie mémorielle". Deux mots grappillés par Dieudonné dans un texte signé du traducteur du dernier ouvrage de l'historienne israélienne Idith Zertal, *La Nation et la mort* (La Découverte, 2004). Ce livre, Dieudonné ne l'a manifestement jamais ouvert. Et il ignore sans aucun doute que la formule apparaît depuis longtemps sous des déclinaisons différentes dans la littérature universitaire d'outre-Atlantique.

L'insoupçonnable grand spécialiste américain d'Anne Frank, Alvin Rosenfeld, professeur à l'université d'Indiana à Bloomington, évoquait dès 1986 ce qu'il appelait "la pornographie de l'Holocauste (...)" qui réduirait la valeur de l'enseignement de l'Holocauste parce que la popularisation des représentations de l'événement provoquerait davantage son rejet que sa conservation dans la mémoire historique".

Ceux qui, jusqu'ici, utilisaient de telles formules cherchaient d'abord à dénoncer une pléthore d'images, de détails, de commémorations, de musées aboutissant à une trahison de la mémoire historique du génocide des juifs, dont la conséquence inévitable serait l'oubli de la réalité de l'horreur au profit de la fascination pour son image, et une fragilisation de l'empathie. Un livre de Carolyn Dean, universitaire émérite, paru fin 2004 aux Presses de l'université Cornell, porte significativement ce titre : *The Fragility of Empathy after the Holocaust*. Il traite de l'effet d'insensibilisation qu'engendre inmanquablement la surévocation de l'horreur. On est loin du sens que Dieudonné a pu attribuer à cette formule.

Le débat qu'auraient pu susciter cette réflexion sur la trivialisation du traitement du génocide des juifs et la récupération dont il est parfois l'objet n'aura pas lieu. Pourtant, s'il avait eu lieu, il aurait la vertu de mettre en relief la gravité d'autres déclarations de Dieudonné, bien plus préoccupantes.

Entre Bruno Gollnisch à l'extrême droite et Dieudonné, à l'extrême... ?, il existe toute une palette de discours susceptibles de s'exprimer sur le conflit israélo-palestinien, les usages parfois problématiques du génocide et les modalités de sa transmission dans la longue durée, qui ne sont pas ceux exigés par la doxa officielle. Mais l'autocensure obligée les muselle et ne trouve hélas son exutoire que dans des "effets Dieudonné".

Serait-ce à lui de lever des tabous - en fait de faux tabous ? Dans un pays où le livre de Norman Finkelstein, *L'Industrie de l'Holocauste* (La Fabrique, 2001), a valu un procès à son éditeur et au journaliste de *Libération* qui en a rendu compte, c'était prévisible, quand on sait que le même livre, aux Etats-Unis, a eu droit à des comptes rendus critiques, à des prises de parole, mais pas aux tribunaux.

Les préjugés subis par les juifs n'empêchent pas la reconnaissance de ceux subis par les Noirs. Il n'y a pas lieu d'importer en France l'animosité qui oppose plus frontalement Noirs et juifs aux Etats-Unis depuis quelques décennies et de tomber dans la compétition victimaire. Dans nos sociétés, avoir été victime nourrit la recherche identitaire et autorise à exiger une reconnaissance culturelle. Désormais, l'affaiblissement de l'empathie

désintéressée nourrit paradoxalement ce besoin de labélisation victimaire, seule susceptible d'attirer l'attention. C'est sur le socle de la souffrance du passé qu'on entend construire son présent, et souvent son avenir.

Pourquoi le combat contre les discriminations devrait-il emprunter ce chemin-là ? Est-ce parce que le politique, par facilité, a élevé la compassion au rang de valeur sociale ? Nous voilà donc passés de l'universalisme hérité des Lumières à l'universalisme de la souffrance manipulable à loisir. Peut-être nos sociétés n'ont-elles rien à offrir pour demain que cet universalisme réducteur et sans espérance.